

V.-G. du diocèse, ne trouve de consolation que dans la pensée que le Dieu des miséricordes l'a appelé au ciel pour couronner l'héroïque charité avec laquelle il s'est sacrifié pour secourir ses frères souffrants.

2de. résolution proposée par M. David Peltier secondée par Yv. Tessier :

Résolu, qu'en reconnaissance des services reçus du Rév. M. Hudon, la société de tempérance fera chanter un service solennel dans la cathédrale pour le repos de son âme.

3e. résolution proposée par M. Jos. Robillard, secondée par M. Amable Jodoin :

Résolu, que la meilleure manière de faire connaître notre respect pour la mémoire de notre défunt et vénérable président, est de garder le souvenir des vertus qu'il nous a prêchées par ses paroles comme par ses exemples, et de travailler plus que jamais à la suivre dans les sentiers des vertus chrétiennes et surtout de la tempérance.

4e. résolution proposée par M. Augustin Laberge, secondée par M. Charles Viau :

Résolu, que la société de tempérance, entièrement absorbée par la perte immense qu'elle a faite dans la mort du Rév. M. Hudon, ne peut procéder à aucune affaire en ce moment ; et en conséquence la nomination d'un nouveau président est ajournée à la prochaine assemblée.

Par ordre,

AUGUSTIN LESPÉRANCE,

SECRETAIRE.

LETTRE DU P. D. DURANQUET DE LA Cie. DE JÉSUS

A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

Nous sommes convaincus que nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la publication de la lettre du père Duranquet dans la quelle se trouve le récit de la conversion d'un infidèle.

26 juillet 1847.

Conversion d'Ataghèwinini.

La foi parmi nos Indiens ne se propage guères par l'effet de la prédication sur des masses ; elle s'étend doucement d'un membre d'une famille aux autres membres ; d'une famille à un autre ; et souvent le premier favorisé du don de la foi dit des choses admirables de la première action de la grâce sur son cœur. Le Rev. P. Chazelle était extrêmement avide de ces récits dans lesquels nos néophytes exposaient, avec l'abandon des enfants, les voies de Dieu dans leur conversion. Combien de fois en lui servant d'interprète, j'ai admiré ce trait de son zèle ! Dans le courant de l'été qui précéda sa mort, il avait fait venir des bords les plus éloignés du lac Huron, pour visiter les Sauvages de l'île Walpole, un chef Sautaux, dont les exemples et les leçons paraissent avoir laissé une profonde impression dans la tribu du Port Sornia pendant le séjour qu'il y fit, il y a quelques années. Ce chef paraît même avoir été l'instrument principal de la divine Providence dans la conversion des premiers Sauvages baptisés par le P. Chazelle en 1844. Maintenant dans une petite île à l'est de la grande Manitouline et près de Penitankoushiné, il est le soutien de la foi dans son village, il préside à la prière, et comme l'âge lui a oté son ancienne vigueur, le P. Choné vient d'établir son fils, catéchiste. Le nom du vieillard est *Ataghèwinini*. L'histoire de sa conversion présente un de ces traits dont j'ai parlé. Il raconta devant moi au P. Chazelle qui fut si frappé qu'il voulut aussitôt l'avoir par écrit. Il me chargea de ce travail ; je le donne aujourd'hui tel que je viens de le retrouver dans mes papiers.

« Anciennement je faisais comme les Sauvages ; je prenais part à toutes leurs jongleries. J'ai été à la guerre, je me suis battu ; je n'avais jamais peur ; quiconque me défiait, je me battais avec lui. Je ne connaissais pas la prière ; mais quand je voyais des Blancs mal faire, je ne craignais pas de les reprendre. »

« Une fois, au temps où mon fils était grand comme cela (il met la main à la hauteur de la ceinture), je tombai malade. Toutes les médecines et jongleries Sauvages furent employées pour me guérir ; mais loin de là, je sentais toujours le mal augmenter ; enfin il me sembla que j'allais mourir ; j'étais étendu sur ma natte sans mouvement. Je respirais à peine ; mon haleine était courte, pressée, convulsée. « Voilà que je meure, pensai-je, bien décidément. » Ma femme était assise dans la cabane ; je fis un dernier effort, je lui parlai, je lui dis : voilà que je meure, je ne vivrai plus ; eh bien, n'importe, toi tu vivras et notre enfant aussi vivra. Tu ne seras pas trop malheureuse ; notre fils peut déjà t'aider, il aura soin de toi. Elle ne répondit rien. Je lui dis : couvre moi la tête, je vais mourir. »

« Tandis que j'étais ainsi étendu, les yeux couverts ; tout à coup, assurément je ne dormais pas, ce n'était point un songe ordinaire, je

vis un chemin qui montait droit au ciel ; je me trouvai au pied de ce chemin ; ma cabane disparut, je ne sentais plus aucun mal. Je me dis : oh ! je monterai par là ! Je me mis donc à marcher, et je continuais, ainsi longtemps. Enfin je laissai la terre bien loin au-dessous de moi ; je distinguais plus les hommes ni leurs habitations, ni les arbres. Après avoir marché longtemps encore, je ne vis plus qu'un rond qui allait toujours en diminuant. J'aperçus de loin deux hommes qui descendaient, je reconnus que c'étaient deux Français. En me voyant, ils disent : oh ! oh ! voici un Sauvage ! Où vas-tu donc, ajoutaient-ils ? je vais en haut, répondis-je. C'est bien, mon frère, dit l'un d'eux, monte, monte toujours ; on ne voit guères de Sauvages monter par ce chemin ; courage ! Il tenait une planche et quelque outil, je compris qu'il était chargé de réparer le chemin. Ainsi nous nous croisions ; ils descendaient vers la terre. Cette rencontre me réjouit et m'encouragea : je m'élevai longtemps encore, déjà la terre avait entièrement disparu, je voyais devant moi un jour de plus en plus brillant ; ce n'était pas celui du soleil. En ce moment l'esprit de Dieu tomba sur ma tête : garde toi, me dit-il, de détourner la vue ; tu vas voir quelque chose de terrible. En effet j'aperçus, semblable à un arbre tombé et penché vers un abîme, une branche du chemin qui s'éloignait à la gauche ; je ne pouvais en voir qu'un bout ; au delà ce n'était que ténèbres ; je vis qu'il se foula sur le chemin un grand nombre d'hommes et de femmes ; ils se succédaient rapidement, et disparaissaient perdus et précipités dans les ténèbres. Je fus saisi d'horreur à la vue de leur malheur, et d'une si affreuse nuit. Lorsque je levai les yeux vers le chemin que je suivais, oh ! qu'il me parut beau et brillant ! Je me hâtai montant toujours. La lumière que je voyais devant moi devint peu à peu si brillante, qu'enfin je ne pus seulement y fixer les yeux ; je fus contraint de m'arrêter. Je découvris pourtant bien loin au-dessus de moi au centre de la lumière une porte ; et en même temps j'entendis une voix, celle de celui qui gardait cette porte : Prétends-tu arriver jusqu'ici, s'écria-t-il : oh ! oui, répondis-je ; c'est pour cela que j'ai quitté la terre, et que je marche depuis si longtemps. Non tu n'entreras pas ; car rien de souillé, ne passe au delà de cette porte ; vas donc d'abord te purifier ; rejette tout ce qu'il y a en toi de souillé, retourne sur tes pas, descends de nouveau vers la terre ; tu y trouveras la prière, la prière catholique (du français). C'est par la prière que tu deviendras pur ; alors tu seras digne d'entrer par cette porte. »

« Ces paroles ne me troublèrent pas ; elles me remplirent d'espérance et de courage ; je sentais combien j'étais indigne d'avancer au delà ; je vis mon âme toute couverte de la souillure de mes méchantes actions. J'obéis à la voix, je retournai sur mes pas. Je descendis rapidement ; je vis de nouveau le chemin couvert de ténèbres ; je le passai. Enfin bien loin encore la terre m'apparut comme un point noir ; à mesure que j'approchais il devenait plus grand, de la forme d'un disque ; enfin je distinguai les eaux, les terres, les forêts, les plaines, enfin le pavillon planté près des cabanes : les wigwams ; les Sauvages que je voyais par le dessus de la tête, paraissaient comme de petits insectes ronds et plats qui rampent sur la terre. Les formes devenaient de plus en plus distinctes, enfin je reconnus les hommes ; je mis le pied sur la terre ; le chemin disparut, je me retrouvai dans mon Wigwam étendu comme j'étais avant. Mais mon cœur était plein de joie ; je parlai à ma femme : oh que j'ai été loin, lui dis-je ! le Grand Esprit nous a fait grande charité. Je ne mourrai pas, je vivrai. Qu'est-ce donc, me dit-elle ? Vas bien vite, répliquai-je, avertir les Chefs et les Anciens de notre tribu ; dis leur : le malade désire vous voir tous réunis dans sa cabane. »

Les chefs et les anciens avertis remplirent bientôt ma cabane. Chacun en entrant me tendait la main en me disant *bonjour* et allait prendre sa place autour du Wigwam : ils se tenaient là assis en silence comme ils font lorsqu'ils se préparent à faire la jonglerie pour un malade.

« Mes Chefs et vous Anciens, je vous ai fait avertir ; ce n'est pas que j'ai quelque chose à vous demander ; c'est seulement pour vous dire mal résolution. J'ai été bien loin, j'ai été vers le ciel ; ce n'était pas dans le sommeil, il me semble ; peut-être ai-je perdu connaissance. Je ne saurais dire combien ce que j'ai vu est beau. J'ai entendu cette parole, *fais toi chrétien*, et je veux me faire chrétien. Voilà ce que j'avais à vous dire ; dites moi à votre tour ce que vous pensez : oh ! dirent-ils, garde toi de faire ce que tu viens de dire : autrefois des Sauvages s'étaient faits chrétiens ; l'un d'eux mourut ; il s'éleva en effet vers le ciel ; mais arrivé à une porte il rencontra le messager du Grand Esprit qui lui dit : que viens-tu chercher ici ; l'homme à la peau blanche entre seul ici ; pour toi peau rouge, j'ai préparé un autre chemin ; ce Sauvage avait pourtant été chrétien. Il revint à la vie et il dit aux Sauvages : le Grand-Esprit ne veut pas que nous